

La psychanalyse
comme littérature et thérapie

Du même auteur
paru en français

L'enfant et le psychanalyste

La question de la technique dans la psychanalyse des enfants,
Traduit de l'italien par Patrick et Danièle Faugeras
ères, 1997

La psychanalyse comme œuvre ouverte

Émotions, récits, transformations
Traduit de l'italien par Patrick Faugeras
ères, 2000

Antonino Ferro

La psychanalyse comme littérature et thérapie

Traduit de l'italien par Patrick Faugeras
avec la collaboration de Danièle Faugeras
Préface de Francesco Barale

éditions
é è s

La traduction de cet ouvrage a été effectuée avec la contribution du
SEPS SEGRETARIATO EUROPEO PER LE PUBBLICAZIONI SCIENTIFICHE



Via Val d'Aposa 7 - 40123 Bologna - Italie
seps@alma.unibo.it - www.seps.it

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2267-7
Première édition © Éditions érès, 2005
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Préface de <i>Francesco Barale</i>	9
1. Narrations et interprétations	23
2. Racontons-nous des histoires afin de nous dire, peut-être, des vérités.....	41
3. Éloge de la colonne C : la psychanalyse comme forme particulière de littérature	55
4. La sexualité comme genre narratif, ou idiome, dans le cabinet d'analyse. Un vertex radical	67
5. Le rêve éveillé : théorie et clinique	85
6. Délire et hallucination	105
7. Les personnages dans la littérature et dans le cabinet d'analyse	123
8. À propos du passage à l'acte, du contre-transfert et du champ transgénérationnel.....	143
9. L'unicité de l'analyse entre analogies et différences dans l'analyse d'enfants et d'adolescents	153
10. Le jeu : personnages, narrations, interprétations.....	169
Glossaire	179
Bibliographie	187

*À mon père,
à mon analyste.*

*rioverrum, past Eve and
Adam's... brings us...
back to Howth Castle and Environs.
James Joyce*

Préface

Avec *La psychanalyse comme littérature et thérapie*, Antonino Ferro prolonge et approfondit les thèses de ses ouvrages précédents : *L'enfant et le psychanalyste* et *La psychanalyse comme œuvre ouverte*¹ ; il nous présente ainsi un ensemble cohérent qui est en même temps un modèle original de travail psychanalytique, une révision critique de la psychanalyse contemporaine, une conception générale de la vie psychique et de la psychopathologie.

Dans ce livre, Antonino Ferro réarticule aussi les idées qu'il a élaborées depuis plusieurs années dans de nombreux articles scientifiques et qui ont suscité à l'égard de son travail un intérêt qui va désormais bien au-delà des frontières de la psychanalyse italienne.

Nombreuses sont les composantes qui se fondent et s'agrègent dans la construction du modèle que Ferro nous propose ; celui qui, comme moi, connaît l'auteur depuis longtemps pourrait être tenté de suivre dans le détail la trame des fils connus ou moins connus : l'empreinte originaire de l'enseignement psychiatrique magistral de Dario De Martis, avec son attention constante, discrète et très profonde à l'égard de la relation (qu'Antonino Ferro, et avec lui Michele Bezoari, ont ensuite radicalisée en

1. *L'enfant et le psychanalyste : la question de la technique dans la psychanalyse des enfants*, Toulouse, érès, coll. « Des travaux et des jours », 1997, trad. Patrick et Danièle Faugeras. *La psychanalyse comme œuvre ouverte : émotions, récits, transformations*, Toulouse, érès, 2000, trad. Patrick Faugeras.

un relationnisme quasi « ontologique ») ; l'influence du style psychanalytique de Giuseppe Di Chiara ; sa rencontre avec cet humus particulier d'idées et d'attitudes que fut l'école milanaise, autour de Luciana Nissim, et qui se trouve exprimé dans l'ouvrage collectif intitulé : *L'esperienza condivisa* ; son intérêt pour la pensée de M. et W. Baranger (que Ferro s'est chargé, avec Stefania Manfredi, de diffuser en Italie) ; sa participation active à ce mouvement de révision critique, récemment bien décrit par Sergio Bordi, qui s'est étendu ces dernières années, bien qu'avec des caractéristiques différentes, en deça et au-delà de l'Atlantique, mettant l'accent sur la nature constructive et interactive des phénomènes fondamentaux de la psychanalyse (et qui est à l'origine des courants interactionniste, socio-constructiviste et dialectico-constructiviste américains) ; puis les incitations de la narratologie et de son amour de longue date pour la littérature, les effets de son expérience de la psychanalyse d'enfants (dont Antonino Ferro est à ce jour, avec Dina Vallino, le représentant de l'une des positions les plus intéressantes, veillant à ne pas tomber dans l'ingénuité étiologique à laquelle le discours sur l'infantile se prête bien souvent)... et bien d'autres choses encore, comme l'importance décisive de sa rencontre avec la pensée de Bion, dont Ferro est un adepte passionné depuis de nombreuses années, laquelle se révèle être, dans ce livre, sa référence la plus explicite et la plus importante, principale inspiratrice de l'évolution de sa pensée en termes de « champ ».

Tous ces ingrédients (et bien d'autres), passés au filtre de cette humanité propre à Antonino Ferro – dont il n'est pas opportun que je parle ici, appelé que je suis à écrire une préface « scientifique » – ont fini par produire un composé original au chiffre absolument incomparable, et qui doit son extraordinaire succès non seulement à la richesse de pensées et de propositions qu'il contient, mais aussi à l'isomorphisme, pourrait-on dire, entre proposition théorique et tonalité émotionnelle, entre affirmations technico-scientifiques et dimension affective.

Lorsqu'on lit les travaux de Ferro, on a vraiment l'impression d'être directement pris dans ce processus transformativo-narratif qui s'étend, à la manière de Bion, aux dimensions du sens, du mythe et de la passion, dans cette fluidité du champ émotionnel et de ses transformations qui est au centre de sa théorisation et qui redevient expérience vivante dans ces pages.

Grâce, aussi, à cette écriture extrêmement vivante qui est la sienne, si directe, apparemment simple et pétrie d'affectivité (qui rappelle un peu celle de Winnicott), le lecteur se trouve immergé dans une atmosphère ludique faite en même temps de chaleur et de retenue, de participation

émue et d'ironie, de sensualité et de respect, de fantaisie et de constante délicatesse pleine d'égards pour la position de l'interlocuteur. Disons-le tout de suite : de même que les analysants de ses vignettes cliniques ne sont jamais des objets à interpréter à la lumière du savoir de l'analyste mais des compagnons de voyage, de même le lecteur se sent toujours « accompagné » affectueusement, même lorsque les thèmes sont difficiles... Jamais aucune obscurité, jamais aucun exercice de « grandiloquence », jamais aucun ton oraculaire, de connaisseur des mystères de la psyché... jamais aucune « proclamation tonitruante dans un idiome incompréhensible », comme disait un ingénieur milanais maître ès littératures.

Tout cela sans perdre de vue l'asymétrie nécessaire à la situation psychanalytique et la dimension de responsabilité indispensable à la conduite de la navigation commune.

Cela n'est pas qu'une question de goût et de manières. C'est une question de « style » au sens fort. Il s'agit en réalité d'un de ces carrefours où des aspects affectifs et épistémologiques s'entrelacent étroitement et qui concernent tout autant l'attitude fondamentale à l'égard de l'autre que l'attitude à l'égard de la vérité et de la façon dont celle-ci se constitue ou se construit ; vérité dont Ferro a une vision herméneutique et narratologique qui n'est aucunement superficielle ou de convenance ou uniquement théorique, mais qui est, au contraire, authentiquement enracinée dans l'horizon intersubjectif. C'est là l'origine de cette « affabilité » du texte de Ferro qui, parfois, lui a été reprochée.

Si une grande partie de l'effet produit par un texte est déterminé par les caractéristiques de ce que, en narratologie, l'on a appelé la « constitution du lecteur imaginaire » (c'est-à-dire le rapport, implicite dans le texte, que l'auteur instaure avec ce faisceau de projections qu'est pour lui le lecteur, implicite lui aussi, auquel il s'adresse tandis qu'il écrit ; les intentions qui l'animent dans ce mouvement interlocutoire), dans le texte de Ferro il n'y a jamais une ombre d'arrogance (du type : « Maintenant, moi je vais t'apporter la vérité... ») ni de séduction narcissique (« je vais t'étonner et je vais te faire voir comme je suis beau/bon/profond... ») mais une constante attention à l'égard de l'autre, une authentique réceptivité à l'ouverture et à l'imprévisibilité du processus de construction du sens (dont personne ne possède *a priori* les cartes, les horaires, les clés ni les modes d'emploi), une jovialité affectueuse qui ne se laisse jamais aller à la banalisation ou à l'édulcoration. Tout cela dans un texte d'une radicalité dont l'auteur est parfaitement conscient.

Il faut dire cela clairement, parce que l'œcuménisme risque toujours de verser un peu dans l'hypocrisie.

Les positions de Ferro sont radicales, marquant un virage très net par rapport à une grande part de la psychanalyse « classique ». Si bien que celui qui, comme moi, se sent au contraire obligé depuis longtemps à chercher les articulations, s'il y en a, entre ce qui est apparu en psychanalyse au cours de ces deux dernières décennies (avec l'extension de la thématique du contre-transfert, le *hic et nunc*, l'interaction, le champ, etc.) et les thématiques classiques de la remémoration, du conflit, de la construction, etc., se sent, en lisant Ferro, un peu pris à contre-pied : Ferro, naturellement, ne nie pas l'existence du monde interne, de l'histoire, de la dialectique entre intrapsychique et interpersonnel, etc. ; il accorde à ces dimensions un intérêt partiel, en tant que ce sont des moments partiels et provisoires d'une dialectique, mais ensuite, il va tout aussitôt au cœur de l'affaire, qui unifie ces moments partiels et provisoires.

Et le cœur de l'affaire, selon sa vision, c'est le flux continu des transformations qui « crée » en même temps sens et inconscient, et dont la séance analytique est le contenant. Cette conception, postbionnienne, de *l'inconscient comme quelque chose qui s'effectue continuellement dans le champ* (au moment où, en lui, prennent vie et se restructurent provisoirement le passé, le présent, le futur, la relation, le transfert, le contre-transfert...) a une portée innovante immense, qui n'est pas que théorique, et que l'on ne peut qu'évoquer ici. De la même façon, expliquer dans le détail combien la vision de la psychanalyse qui nous est proposée par Ferro et sa conception du champ psychanalytique mettent résolument hors jeu tout l'ensemble de concepts à partir desquels nous sommes habitués à penser les objets de la psychanalyse et les faits de la vie psychique (sujet, objet, transfert, contre-transfert, pulsion, monde interne et relation...) irait bien au-delà des limites de ce commentaire. Le texte de Ferro, du reste, est en lui-même suffisamment explicite.

Il est évident que, sur tout cela, un débat doit être ouvert ; on ne peut qu'espérer que cela se fasse sereinement, en évitant tout message du type : « Moi je vais te dire ce que c'est que la vraie psychanalyse ! »

Ceux qui sont du même âge que Ferro doivent se rendre compte, au contraire, combien les choses ont changé rapidement au cours de ces deux dernières décennies.

Il y a vingt-cinq ans, quand notre génération de psychanalystes s'est mise à la psychanalyse, il y avait de grands maîtres, dont nous avons beaucoup appris ; mais le climat culturel *général* de la psychanalyse était bien différent.

Je me souviens bien de l'embarras de beaucoup d'entre nous (nous étions jeunes, alors). D'un côté, il y avait l'expérience de la psychanalyse que nous pratiquions : herméneutique vivante, déconstruction/construction des horizons de sens, situation de réouverture de l'histoire et de la temporalité, qui retrouvait à travers le filigrane de l'histoire dominante des microhistoires restées jusqu'alors enfouies en tant que possibilités non saturées, rendant raison à leurs possibilités latentes. Ce qui se faisait semblait alors parfois avoir plus affaire avec Bloch qu'avec la seconde topique. Mais, d'un autre côté, il y avait un appareil doctrinaire et une théorie de ce qui se passait là qui avaient tout d'une enquête sur un sens déjà constitué, sous-jacent et enterré comme une *chose* en un lieu appelé inconscient, qu'il s'agissait d'atteindre au moyen d'une psychanalyse-sonde-enquête quasi policière, apte à dévoiler déformations et dissimulations et à démonter les mécanismes de défense. Donc, une conception « chosiste » et scientifique de l'inconscient, de l'histoire dont celui-ci constituait le sédiment, et de la vie psychique ; inconscient et histoire, donc, comme *répertoire d'événements-significations déjà bien déterminé*, qu'il s'agissait de ramener simplement à la lumière, en comblant archéologiquement les lacunes, et de refléter dans sa configuration objective et dans les rapports de causalité que cette configuration entretenait avec le comportement, la pathologie, le transfert du sujet.

On se retrouvait donc davantage dans la richesse de l'expérience analytique que dans la théorie.

Les élaborations de la théorie classique que nous avons eues, ensuite, à notre disposition, que ce soient les kleinienne ou bien celles de la théorie des relations d'objet, avaient un aspect presque encore plus réifiant.

Évidemment, je simplifie. Il y avait aussi beaucoup d'autres pistes, mais elles comptaient peu. Lacan a commencé à être un peu connu dans le courant des années 1970 mais son influence, pour diverses raisons (dont certaines étaient bonnes), est restée en fait très marginale dans la psychanalyse italienne ; des auteurs comme Lorentzer étaient à peu près inconnus ; ce qui s'est passé outre-Atlantique à partir de la crise de la psychologie du Moi a été très peu connu, au moins jusqu'au milieu des années 1980, et n'a donc eu qu'une influence extrêmement réduite.

Outre ces voix « internes » à la psychanalyse, peu écoutées, il y avait naturellement aussi une riche tradition critique de la réification des rapports de sens opérée par la théorie psychanalytique, par sa méprise scientifique sur elle-même ; mais c'était une tradition essentiellement philosophique : de Jaspers à Binswanger, de Politzer à Husserl, Fink,

Merleau-Ponty, de Wahrens, Ricœur, ou encore la philosophie analytique de Flew et Toulmin, jusqu'à Habermas ou au dernier Wittgenstein. Mais, du fait qu'elle était extérieure à la psychanalyse, cette tradition critique semblait totalement impuissante à produire des changements. Tout au plus, il y avait alors davantage d'attention et d'intérêt pour le très ennuyeux, interminable, quasi insupportable débat avec les philosophes de la science sur la « scientificité » de la psychanalyse (qui a connu une récente reprise avec le débat sur les thèses de Grunbaum).

Mais l'embarras partagé par de nombreux psychanalystes de ma génération n'était évidemment pas seulement théorique. Assurément, il y avait les questions théoriques. Mais nous ne parvenions pas, quoi qu'il en soit, à nous reconnaître dans l'image de l'analyste – miroir imperturbable et imperturbé (image d'ailleurs très peu freudienne, comme beaucoup l'ont fait remarquer) ; cette image nous paraissait inadéquate pour décrire la complexité des échanges de la situation analytique ; il y avait une intolérance croissante à l'égard de toute image oraculaire ou sapientiale du travail analytique (y compris un certain lacanisme), à l'égard de toute image de l'analyste comme d'un seigneur – à l'écart, non situé – du transfert, du soupçon et de l'ironie. *L'analyste qui n'est pas sans savoir*, lui (ou, du moins, qui est « supposé savoir »).

Dans ce climat, il est probable qu'intervenait aussi une dimension éthique, qui canalisait des exigences et des réactions d'origines diverses, y compris extra-analytiques, et nous faisait pencher pour des images d'une plus grande implication ; bien conscients des complications, pas seulement techniques, qui en découlaient, des problèmes de responsabilité qui s'ensuivaient, de tous les risques et les dérives possibles... de l'importance fondamentale du *setting* et de tout ce qui garantissait à la situation analytique de ne pas perdre sa propre spécificité et de ne pas se dissoudre progressivement dans la soupe d'un relationnisme ou interactionnisme générique (nous connaissions du reste l'ironie, ou plutôt le mépris dont des maîtres comme Laplanche ou Green commençaient déjà alors à faire montre à l'égard de ces thèmes, sans vraiment les entendre) ; d'où, aussi, tout l'intérêt qui s'est répandu, dans les années 1970 et 1980, pour les thématiques du contre-transfert (avec les ingénuités et les confusions que cela supposait inévitablement), puis pour les processus d'identification et de contre-identification projectives (devenus rapidement des notions passe-partout), enfin pour une situation analytique vue de plus en plus comme une situation « constructive » et interactive. Nous étions convaincus que cette évolution ne remettrait pas nécessairement en cause la centration sur l'inconscient, sur le monde interne, sur le transfert, etc. Nous ne recher-

chions pas, du reste, des simplifications mais, au contraire, nous savions que tout cela nous aurait compliqué la théorie et la vie (analytique), dans notre quête de ce qui spécifiait la qualité analytique, dans le *setting* analytique, de ces dimensions indéniables. Mais surtout nous étions à la recherche d'images et de modèles moins insoutenables, grandiloquents et frelatés.

Puis, bien sûr, surtout Bion. Mais si l'on cesse un instant d'envisager ces divers courants de pensées et ces réactions, souterraines ou non, et si l'on se centre de nouveau sur la situation de ces vingt-cinq dernières années, on en vient à penser, considérant le texte de Ferro, à un véritable bouleversement des paradigmes et des attitudes théoriques.

Vient alors le soupçon (que je n'appliquerai pas à Ferro) que ce qui se produit là, c'est – pour faire cultivé et citer Ricœur – une « distraction trop efficace » ; ou, en termes plus ordinaires, que l'on risque de perdre quelque chose en route. Je reviendrai là-dessus.

Comme on l'a dit, il y a tout un fond de pensées et de propositions, dans la psychanalyse italienne, dont le texte de Ferro constitue, d'un certain point de vue, l'aboutissement le plus radical.

À partir de la fin des années 1970, en effet, des voix auparavant minoritaires et isolées (comme celle de Luciana Nissim), puis de plus en plus unanimes, ont commencé à décrire la situation analytique en s'écartant, donc, de plus en plus de la vision traditionnelle qui en faisait un lieu où un sujet – le patient – répète et transfère sa propre histoire et son propre monde interne, et où un autre sujet – l'analyste – accueille, observe, élabore et décrit les choses qui se passent *chez* le patient, utilisant au maximum son « contre-transfert » pour comprendre ce qui se produit chez son analysant et dans le transfert de son analysant. Les aspects « interactifs » ont été de plus en plus soulignés et étudiés, la participation de l'analyste de plus en plus mise en valeur. Un texte caractéristique de cette évolution des années 1980 italiennes est *L'esperienza condivisa*, ouvrage dirigé par Luciana Nissim et Andreina Robutti (naturellement, il y avait déjà eu *La construction de l'espace analytique* de Viderman et tout le débat qui, en France, s'en est suivi, et bien d'autres choses similaires qui émergeaient simultanément en Amérique).

À partir de là, la participation de l'analyste a été progressivement comprise par certains comme un élément de plus en plus fondamental et originaire ; une véritable codétermination, au départ, de l'objet-événement, et ensuite du travail et de la réflexion analytiques. Transfert et contre-transfert apparaissent donc, non seulement comme intimement liés, mais comme les deux versants – ne pouvant être isolés qu'abstraite-

ment et, de toute façon, provisoirement – d'un unique processus : la construction d'un flux continu de phénomènes (pensées, états affectifs, personnages, actions...) qui se présentent peut-être comme appartenant à l'un ou à l'autre pôle de la relation mais qui sont en réalité des émergences d'un fonds commun.

Ce qui vient d'être dit caractérise la version la plus directement « interactionniste » de cette évolution, celle qui se rapproche le plus des positions analogues, avancées presque simultanément de l'autre côté de l'Atlantique (ce n'est pas pour rien que certains d'entre nous suivaient attentivement, outre la littérature européenne, le travail d'auteurs comme Gill, Hoffman, Schafer, Spence, etc.).

Toutefois ces thèmes ont suivi aussi une autre voie de développement, qui a une origine un peu différente (sur laquelle il serait trop long de s'arrêter) et qui a pris ensuite, effectivement, diverses directions. En Italie, particulièrement, avec le modèle de « champ » (dans l'évolution duquel la pensée de Corrao a eu une grande importance), la perspective s'élargit par rapport à toute vision interactionniste et « dualiste » : ce fonds qui unit les deux acteurs principaux de la relation est envisagé comme excédant largement la relation à l'œuvre entre eux ; la relation elle-même (et à plus forte raison l'interaction, qui n'est qu'un des aspects de la relation) n'en est qu'un épiphénomène partiel.

Les phénomènes de la situation analytique, donc, en tant qu'émergences provisoires et instables d'une « latence », d'un « pas encore » constitutif et inépuisable, ne sont ni intrasubjectifs (l'inconscient du patient et de l'analyste), ni intersubjectifs, ni non plus « interactifs », mais seulement *l'invisible* du champ, pour reprendre la terminologie de Merleau-Ponty, sa « chair » non encore dite ou pensée.

Nombreux sont ceux qui ont redouté une dérive philosophique de ces positions vers une « mauvaise totalité » et la perte de la spécificité analytique...

En même temps, dans cette perspective, les façons de concevoir l'interprétation ou la construction analytiques sont profondément changées. Utilisées de plus en plus comme « faibles » ou « non saturées », les interprétations et les constructions vont être considérées non plus comme le résultat du travail interprétatif de l'analyste *sur* les communications du patient, mais comme quelque chose qui se passe chez les deux partenaires, bien que de façons différentes : comme des émergences et des transformations du champ dont elles « accompagnent », pour ainsi dire, le mouvement ; comme des évolutions d'une commune matrice d'expériences, qui tirent leur efficacité propre de cet enracinement dans une précompréhension

sion, dans un partage d'horizons fondé sur le fait d'« avoir affaire à la même expérience » et qui, précisément pour cela, devient une possible ouverture à d'autres expériences (ici aussi, les résonances avec des thématiques extra-analytiques étaient, plus ou moins consciemment, considérables : l'herméneutique, Gadamer...).

Ce n'est assurément pas la formulation cognitivo-intellectuelle de cette ouverture (le versant explicite de l'interprétation) qui rend possible la transformation du champ ; c'est plutôt l'ouverture à l'expérience qui rend possible son moment interprétatif.

Le livre d'Antonino Ferro nous introduit directement dans la clinique que cette évolution a produite, montrant comment ces positions, bien loin de produire nécessairement une dérive vers les possibilités infinies et indifférenciées de parcours du sens, peuvent se traduire en instruments thérapeutiques efficaces ; et montrant en même temps comment, à partir du flux des phénomènes qui s'organisent autour du mouvement pré-narratif-narratif-transformatif du champ, s'organisent aussi, les recoupant, les phénomènes fondamentaux classiques de la clinique psychanalytique. Tout cela, donc, a directement affaire avec la cure.

Il est au moins deux équivoques courantes, relativement aux positions psychanalytiques représentées par cet ouvrage de Ferro, qui sont encore assez répandues parmi ceux qui ne connaissent pas de l'intérieur cette évolution ; cela vaut la peine de les indiquer, car le livre de Ferro devrait les dissoudre définitivement.

La première équivoque est celle qui associe la référence à la « littérature » – d'emblée présente dans le titre du livre de Ferro (ainsi que dans d'autres livres de psychanalyse de cette période, par exemple *Raccontami una storia* de Dina Vallino) – à une position esthétisante, déresponsabilisée ou, à tout le moins, renonçante par rapport à la question de la vérité, même « interne »... Au lieu de la vérité – vu qu'il est tellement difficile (voire impossible) d'y accéder –, on se contenterait d'un de ses succédanés narratifs, de quelque narration « efficace » (comme dans les versions pragmatistes américaines de ces thématiques, telle celle qu'a récemment proposée Renik, par exemple)... Il est évident que la discussion de ce point soulèverait des questions immenses, qui ont traversé toute l'histoire de la psychanalyse (et pas seulement de celle-ci) et sur lesquelles beaucoup d'auteurs sont intervenus (je me limiterai à citer ici le beau et récent livre de Chianese : *Costruzioni e campo analitico*). Je voudrais seulement dire que la position de Ferro est rien moins que renonçante. Sa référence à la littérature est au contraire une référence « forte ». La « narration » n'est pas dans un « après » par rapport à une expérience et à une vérité de l'expé-

rience que l'on renonce à chercher : elle est directement, intrinsèquement et radicalement constitutive de l'expérience elle-même (et de sa vérité). Ferro utilise fondamentalement Bion et la narratologie comme références de sa propre position. On peut discuter (il serait même opportun de le faire) cette position ainsi que ses références. Mais ce n'est assurément pas une position renonçante ou ingénument esthétisante, qui substitue les « narrations » à la « réalité », à la « vérité » ou à la « mémoire » (c'est au contraire cette objection qui est ingénue) ; c'est plutôt une position qui nous met en prise directe avec l'effectuation (narrative) elle-même de l'expérience psychique.

Le second malentendu répandu concerne les attitudes techniques : cette évolution est souvent associée à la conviction erronée que l'attitude technique qui s'ensuit serait celle d'une incessante et pressante traduction en termes de *hic et nunc* relationnel des communications du patient et des événements de la séance. D'où toute une série d'objections à propos des risques d'aplatissement et d'hypersaturation qui en découleraient. Je crois que cette caricature aurait plutôt vaguement affaire avec certaines attitudes qui étaient partagées dans les années 1970 et 1980 dans le milieu post-kleinien.

Au contraire, l'extraordinaire respect dont les descriptions cliniques de Ferro témoignent pour les communications du patient, ses égards pour l'« idiome » de ce dernier, son refus d'une quelconque « trans-codification » trop rapide, l'attention constante qu'il porte au climat émotionnel du « champ », sa capacité à se retirer sur le fond, quand cela est utile, sa façon de veiller constamment aux « capacités à assumer » du patient, à ne pas mettre à l'épreuve sa fonction « alpha » en activant inutilement la persécution... tout cela fait intrinsèquement partie de son modèle, de la position que l'analyse occupe dans celui-ci (participant au champ), de la conception de l'effectuation de la vérité et du sens qui s'y exprime.

La situation analytique, écrit Ferro, n'est pas le lieu du « déchiffrement des significations », et le champ doit être compris « non comme quelque chose qui nécessite de continuelles explicitions dans le *hic et nunc* mais comme ce moyen qui permet des opérations de transformation, de narration et de petits *insights* successifs, qui n'ont pas besoin d'être interprétés mais qui préludent à de futurs changements : c'est le champ qui, au fur et à mesure qu'il est exploré, s'élargit continuellement (Bion), devenant la matrice d'histoires possibles, dont beaucoup sont laissées "en dépôt", en attente de pouvoir se développer... ».

Dans cette description, il y a, si l'on veut bien les voir, maints éléments de continuité avec les thématiques classiques.

Mais si l'évolution est bien telle qu'elle a été décrite, elle bouleverse en quelque façon radicalement toutes les cartes conceptuelles traditionnellement en jeu. Aucun esprit œcuménique, du type : « Bien, bien, mes garçons, continuez car il y a de la place pour tout le monde... » n'est sérieusement possible.

Comme il a déjà été dit à propos, en général, des modèles « forts » de champ, toutes les catégories et les dichotomies à l'aide desquelles les analystes ont l'habitude de penser vont se trouver déconstruites : sujet, objet, réalité interne et externe, inconscient et conscient, pensée et émotion, aspects topiques, dynamiques, économiques, ne sont plus que des points de fixation provisoires de la phénoménologie mouvante du « champ », et vont se trouver radicalement dissous dans leurs statuts distincts : « Distinctions qui n'ont de sens que comme fixations instantanées du jeu mobile des identifications et des projections à travers lesquelles le sujet et l'objet, le moi et le non-moi, se définissent et "s'altèrent" continuellement (Riolo). »

Nul doute que tout cela ne soulève beaucoup de questions. Je me contenterai d'en indiquer quelques-unes sans visée systématique, parce qu'il s'agit de questions qui ne peuvent assurément être traitées dans un cadre tel que celui-ci.

Que devient la psychanalyse dans un tel contexte ? Une situation qui relance continuellement le « non-encore-pensé » et le négatif et leur permet de produire leurs (infinies) possibilités ?

Et quelle est alors la théorie de la cure à laquelle conduit cette vision ? Ferro nous donne sa réponse. Mais l'alphabétisation des éléments bêta, la narration-transformation, la « pensabilité », etc., ainsi que leur rapport avec le « champ » ne sont-elles pas des *conditions préalables* générales de la cure, qui marquent seulement le début d'un discours qui devrait par la suite se préciser de multiples façons ?

N'y aura-t-il pas le risque de proposer un modèle trop globalisant (et donc le risque de se fixer sur des notions passe-partout) ? Ce risque ne renforcera-t-il pas, à son tour, la tendance qui consiste à alimenter une idéalisation du « négatif » au lieu d'en envisager la résolution dialectique ? Ce qui revient à dire : cette difficulté ne sera-t-elle pas *aussi* (mais pas seulement) la conséquence d'un déséquilibre de l'intérêt et de l'attention à l'égard du non-encore du sens par rapport au sens déjà constitué, à l'égard de l'ouverture et de l'ailleurs par rapport à la reconnaissance du sens *déjà* institué, et aussi à l'égard de la dimension transsubjective par rapport à l'irréductible individualité des participants au « champ » ?

Un point de vue définitivement et radicalement déplacé et décentré des « objets » du champ vers le champ lui-même (une « *relationship without objects* » comme dit Bion) est-il possible ? Et si oui, qu'est-ce que cela produit ? Et encore : si l'accent est mis sur le « champ », quelle place cela laisse-t-il aux aires du non-partagé, du secret, de ce qui n'est pas vraiment entré « dans le champ » et n'a peut-être pas l'intention d'y entrer ? des interstices et des limites ? Ce serait une bien mauvaise totalité (outre qu'une tautologie) celle qui répondrait que, de toute façon, « tout est champ ».

Le « champ » a-t-il des degrés illimités de liberté ou n'est-il pas lui-même lié à la « réalité » de ses objets avec leurs spécificités et leurs caractéristiques irréductibles ? Et qu'en est-il de l'enracinement pulsionnel des identités, de cette matrice irréductible et relativement déconstructible de notre identité singulière la plus profonde ?

Si désormais l'insuffisance d'une description des événements psychiques en termes individuels et même relationnels est admise, peut-il y avoir une théorie du champ qui ne fasse pas disparaître le problème du rapport à ces dimensions dans le crépuscule des infinies transformations d'un « tout » (qui serait en vérité un « mauvais tout ») d'où tout provient ?

N'y a-t-il pas, autrement, le risque d'une mystique ou d'une ontologie de l'infinie et ineffable émergence (ou réalisation) de la « chair du monde », de l'invisible et de l'ailleurs qui sous-tend tout invisible ?

Que deviendrait l'analyste dans ce cas ? Un témoin-acteur participant étonné de cette imprévisible navigation... pour laquelle il lui faudra quand même définir des routes, des instruments d'orientation, des conditions, des finalités, des destinations... ou non ?

En d'autres termes : est-il vrai que le champ met définitivement à mal toute conception de la phénoménologie analytique dans les termes classiques ? Mais qu'est-ce qui est préférable : faire disparaître ces dichotomies usées en les dissolvant dans l'originaire de la « chair », de la latence commune, du monde de la vie ou du « champ », ou bien les maintenir en tension dialectique, en reconnaissant certes leur caractère provisoire et leur instabilité mais aussi leur irréductibilité et leur caractère indispensable ?

Si le contre-transfert n'existe pas et si la distinction entre agir et penser est bien plus poreuse et instable que ce que le pensait Freud, cela n'induirait-il pas une déresponsabilisation à l'égard de ce que, par défaut, nous pouvons continuer d'appeler « contre-transfert » ?

Il faut dire que l'un des aspects les plus intéressants du livre de Ferro est que la vision qu'il propose du modèle de « champ » anticipe une

réponse à ces (et à d'autres) questions. Réponse théorique, parce que la vision qui transparait en de nombreux points du discours de Ferro est non pas globalisante mais dialectique, qui laisse de la place et de la dignité à l'interjeu avec d'autres points de vue ; et réponse clinique, parce que, en fait, Ferro, dans ses descriptions cliniques (qui constituent en définitive son « idiome » préféré pour faire avancer son discours théorique), est toujours très visiblement présent en tant que « personne » et n'est aucunement un épiphénomène du champ (heureusement pour ses patients et, aussi, pour lui). De même, l'humanité spécifique de ses patients est toujours saisie avec chaleur et participation.

On a dit à plusieurs reprises que l'évolution conceptuelle à l'œuvre, dont le livre de Ferro est un témoignage avancé, équivaut, pour la psychanalyse, à ce qu'a été le passage de la physique classique à la physique quantique. J'ai pour ma part quelques difficultés avec des comparaisons de ce type, qui me paraissent excessivement métaphoriques. On sait que les psychanalystes (et moi parmi eux) tiennent en grand respect les métaphores et la pensée métaphorique ; mais Marco Sarno rappelait récemment la réplique de Flaiano : « Que celui qui a ouvert une métaphore pense à la refermer. »

En tout cas, si je dois dire brutalement ce que je pense précisément en utilisant cette métaphore de la physique (pour le peu que j'en sache), il ne me semble pas que la physique quantique ait aboli les lois de la physique classique ; la loi de Ohm ne nous permettra pas de comprendre la nature de l'univers mais nous en avons besoin si nous construisons une installation électrique. De même, nous nous servons des lois de la mécanique classique pour faire les maisons et les ponts.

J'ai l'impression que, de la même façon, nous pourrions difficilement nous débarrasser de notions telles que sujet, objet, inconscient, préconscient et conscient, réalités interne et externe, intrasubjectif, interpersonnel et transpersonnel, et encore moins, à ce qu'il me semble, des tristement célèbres pulsions, sinon par le biais de ce que Ricoeur appelait les « voies brèves », les raccourcis totalisants qui court-circuitent leur interminable dialectique.

Je pense que la perspective du « champ » est d'une extraordinaire richesse, surtout dans des formulations comme celles que ce livre nous offre ; mais j'ai l'impression aussi qu'une grande part du travail pour en mettre en évidence la fertilité et en définir les contours reste encore à faire.

Shafer, un auteur par bien des côtés éloigné du modèle de « champ » mais, par d'autres, participant de certains de ses aspects, a écrit que l'analyse était un « *re-telling a life* », une reconfiguration-transformation de sa